



mand: il aurait fallu se créer pour lui une nouvelle mémoire; et sa littérature, il y a un siècle, ne valait pas un tel effort. D'ailleurs, sa prononciation gutturale choqua trop l'oreille des peuples du Midi; et les imprimeurs allemands, fidèles à l'écriture gothique, rebutèrent des yeux accoutumés aux caractères romains.

On peut donc établir pour règle générale, que si l'homme du Nord est appelé à l'étude des langues méridionales, il faut de longues guerres dans l'empire pour faire surmonter aux peuples du Midi leur répugnance pour les langues septentrionales. Le genre-humain est comme un fleuve qui coule du Nord au Midi; rien ne peut le faire rebrousser contre sa source; et voilà pourquoi l'universalité de la langue française est moins vraie pour l'Espagne et pour l'Italie que pour le reste de l'Europe. Ajoutez que l'Allemagne a presque autant de dialectes que de capitales: ce qui fait que ses écrivains s'accusent réciproquement de patavinité. On dit, il est vrai, que les plus distingués d'entr'eux ont fini par s'accorder sur un choix de mots et de tournures, qui met déjà leur langage à l'abri de cette accusation, mais qui le met aussi hors de la portée du peuple dans toute la Germanie.

Il reste à savoir jusqu'à quel point la révolution qui s'opère aujourd'hui dans la littérature des Germains, influera sur la réputation de leur langue. On peut seulement présumer que cette révolution s'est faite un peu tard, et que leurs écrivains ont repris les choses de trop haut. Des poèmes tirés de la Bible, où tout respire un air patriarcal, et qui annoncent des moeurs admirables, n'auront de charmes que pour une nation simple et sédentaire, presque sans ports et sans commerce, et qui ne sera peut-être jamais réunie sous un même chef. L'Allemagne offrira long-tems le spectacle d'un peuple antique et modeste, gouverné par une foule de princes amoureux des modes et du langage d'une nation attrayante et polie.

plus heureuse; les patois y sont abandonnés aux provinces, et c'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices, tandis que la langue nationale est hors de ses atteintes.

Enfin le caractère même de la langue italienne fut ce qui l'écarta le plus de cette universalité qu'obtient chaque jour la langue française. On sait qu'elle distance sépare en Italie la poésie de la prose: mais ce qui doit étonner, c'est que le vers y ait réellement plus d'apreté, ou pour mieux dire, moins de mignardise que la prose. Les loix de la mesure et de l'harmonie ont forcé le poète à tronquer les mots, et par ces syncopes fréquentes, il s'est fait une langue à part, qui, outre la hardiesse des inversions, a une marche plus rapide et plus ferme. Mais la prose, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent, et roulant toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur; son éclat est monotone; l'oreille se lasse de sa douceur, et la langue de sa mollesse: ce qui peut venir de ce que chaque mot étant harmonieux en particulier, l'harmonie du tout ne vaut rien. La pensée la plus vigoureuse se détrempe dans la prose italienne. Elle est souvent ridicule et presque insupportable dans une bouche virile, parce qu'elle ôte à l'homme cette teinte d'austérité qui doit en être inséparable. Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses, ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l'espèce humaine. On y est toujours dans la fâcheuse alternative d'ennuyer ou d'insulter un homme. Enfin il paraît difficile d'être naïf ou vrai dans cette langue, et la plus simple assertion y est toujours renforcée du serment. Tels sont les inconvéniens de la prose italienne, d'ailleurs si riche et si flexible. Or, c'est la prose qui donne l'empire à une langue, parce qu'elle est toute usuelle: la poésie n'est qu'un objet de luxe.

Malgré tout cela, on sent bien que la patrie de Raphaël, de Michel-Ange et du Tasse, ne sera jamais sans honneurs. C'est dans ce climat fortuné que la plus mélodieuse des langues s'est unie à la musique des anges, et cette alliance leur assure un empire éternel. C'est-là que les chef-d'oeuvres antiques et modernes et la beauté du ciel attirent le voyageur, et que l'affinité des langues toscane et latine le fait passer avec transport de l'Énéide à la Jérusalem. L'Italie, environnée de puissances qui l'humilient, a toujours droit de les charmer; et sans doute que si les littératures anglaise et française n'avaient éclipsé la sienne, l'Europe aurait encore accordé plus d'hommages à une contrée deux fois mère des arts.

Dans ce rapide tableau des nations, on voit le caractère des peuples et le génie de leur langue marcher d'un pas égal, et l'un est toujours garant de l'autre. Admirable propriété de la parole, de montrer ainsi l'homme tout entier!

Des philosophes ont demandé si la pensée peut exister sans la parole ou sans quelque autre signe: non sans doute. L'homme étant une machine très-harmonieuse, n'a pu être jetté dans le monde, sans s'y établir une foule de rapports. La seule présence des objets lui a donné des *sensations*, qui sont nos idées les plus simples, et qui ont bientôt amené les *raisonnements*. Il a d'abord senti le plaisir et la douleur, et il les a nommés; ensuite il a connu et nommé l'erreur et la vérité. Or, *sensation et raisonnement*, voilà de quoi tout l'homme se compose: l'enfant doit sentir avant de parler, mais il faut qu'il parle avant de penser. Chose étrange! Si l'homme n'eût pas créé des signes, ses idées simples et fugitives, germant et mourant tour-à-tour, n'auraient pas laissé plus de traces dans son cerveau, que les flots d'un ruisseau qui passe n'en laissent dans ses yeux. Mais l'idée simple a

peuple en peuple, et souvent de siècle en siècle. La nature qui n'a qu'un modèle pour tous les hommes, n'a pourtant pas confondu tous les visages sous une même physionomie. Ainsi quoiqu'on trouve les mêmes articulations radicales chez des peuples différens, les langues n'en ont pas moins varié comme la scène du monde; chantantes et voluptueuses dans les beaux climats, âpres et sourdes sous un ciel triste, elles ont constamment suivi la répétition et la fréquence des mêmes sensations.

Après avoir expliqué la diversité des langues par la nature même des choses, et fondé l'union du caractère d'un peuple et du génie de sa langue sur l'éternelle alliance de la parole et de la pensée, il est tems d'arriver aux deux peuples qui nous attendent, et qui doivent fermer cette lice des nations: peuples chez qui tout diffère, climat, langage, gouvernement, vices et vertus: peuples voisins et rivaux, qui après avoir disputé trois cens ans, non à qui aurait l'empire, mais à qui existerait, se disputent encore la gloire des lettres et se partagent depuis un siècle les regards de l'univers.

L'Angleterre, sous un ciel nébuleux, et séparée du reste du monde, ne parut qu'un exil aux Romains; tandis que la Gaule, ouverte à tous les peuples, et jouissant du ciel de la Grèce, faisait les délices des Césars. Première différence établie par la nature, et d'où dérive une foule d'autres différences. Ne cherchons pas ce qu'était la nation anglaise, lorsque répandue dans les plus belles provinces de France, adoptant notre langue et nos moeurs, elle n'offrait pas une physionomie distincte; ni dans les tems où, consternée par le despotisme de Guillaume le conquérant ou des Tudor, elle donnait à ses voisins des modèles d'esclavage; mais considérons la dans son île, rendue à son propre génie, parlant sa propre

langue, florissante de ses loix, s'asseyant enfin à son véritable rang en Europe.

Par sa position et par la supériorité de sa marine, elle peut nuire à toutes les nations et les braver sans cesse. Comme elle doit toute sa splendeur à l'Océan qui l'environne, il faut qu'elle l'habite, qu'elle le cultive, qu'elle se l'approprie : il faut que cet esprit d'inquiétude et d'impatience, auquel elle doit sa liberté, se consume au-dedans s'il n'éclate au-dehors. Mais quand l'agitation est intérieure, elle peut être fatale au prince, qui, pour lui donner un autre cours, se hâte d'ouvrir ses ports ; et les pavillons de l'Espagne, de la France ou de la Hollande, sont bientôt insultés. Son commerce, qui s'est ramifié dans les quatre parties du monde, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais. De sorte qu'à toute l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée, les autres peuples joignent toujours un peu de haine, mêlée de crainte et d'envie.

Mais la France qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnaît son génie, quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence est si grande dans la paix et dans la guerre, que toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des empires, et d'associer le repos de l'Europe au sien. Par sa situation elle tient à tous les états ; par sa juste étendue elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée ; ce qui la distingue de tous les peuples anciens et modernes. Le commerce des deux mers enrichit ses villes maritimes et vivifie son intérieur ; et c'est de ses productions qu'elle alimente son commerce ; si bien que tout le monde a besoin de la France, quand

l'Angleterre a besoin de tout le monde. Aussi dans les cabinets de l'Europe, c'est plutôt l'Angleterre qui inquiète, c'est plutôt la France qui domine. Sa capitale, enfoncée dans les terres, n'a point eu, comme les villes maritimes, l'affluence des peuples; mais elle a mieux senti et mieux rendu l'influence de son propre génie, le goût de son terroir, l'esprit de son gouvernement. Elle a attiré par ses charmes, plus que par ses richesses; elle n'a pas eu le mélange, mais le choix des nations; les gens d'esprit y ont abondé, et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du Nord et du Midi, viennent y prendre une teinte qui plaît à tous. Il faut donc que la France craigne de détourner, par la guerre, l'heureux penchant de tous les peuples pour elle: quand on règne par l'opinion, a-t-on besoin d'un autre empire?

Je suppose ici que, si le principe du gouvernement s'affaiblit chez l'une des deux nations, il s'affaiblit aussi dans l'autre, ce qui fera subsister long-tems le parallèle et leur rivalité: car si l'Angleterre avait tout son ressort, elle serait trop remuante; et la France serait trop à craindre, si elle déployait toute sa force. Il y a pourtant cette observation à faire, que le monde politique peut changer d'attitude, et la France n'y perdrait pas beaucoup. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre, et je ne puis prévoir jusqu'à quel point elle tombera, pour avoir plutôt songé à étendre sa domination que son commerce.

La différence de peuple à peuple n'est pas moins forte d'homme à homme. L'Anglais sec et taciturne joint à l'embarras et à la timidité de l'homme du Nord, une impatience, un dégoût de toute chose, qui va souvent jusqu'à celui de la vie: le Français a une saillie de gaité qui ne l'abandonne pas; et à quelque régime que leurs gouvernemens les aient mis
l'un

A cette même époque, les deux Reines Médicis donnaient une grande vogue à l'italien, et les courtisans tâchaient de l'introduire de toute part dans la langue française. Cette irruption du grec et de l'italien la troubla d'abord; mais, comme une liqueur déjà saturée, elle ne put recevoir ces nouveaux élémens: ils ne tenaient pas; on les vit tomber d'eux-mêmes.

Les malheurs de la France sous les derniers Valois, retardèrent la perfection du langage; mais la fin du règne de Henri IV et celui de Louis XIII, ayant donné à la nation l'avant-goût de son triomphe, la poésie française se montra d'abord sous les auspices de son propre génie. La prose plus sage ne s'en était pas écartée comme elle; témoins Amiot, Montagne et Charon; aussi, pour la première fois peut-être, elle précéda la poésie qui la devance toujours.

Il manque un trait à cette faible esquisse de la langue romance ou gauloise. On est persuadé que nos pères étaient tous naïfs; que c'était un bienfait de leur tems et de leurs moeurs, et qu'il est encore attaché à leur langage: si bien que certains auteurs empruntent aujourd'hui leurs tournures, afin d'être naïfs aussi. Ce sont des vieillards qui, ne pouvant parler en hommes, bégayent pour paraître enfans: le naïf qui se dégrade, tombe dans le niais. Voici donc comment s'explique cette naïveté gauloise.

Tous les peuples ont le naturel: il ne peut y avoir qu'un siècle très-avancé qui connaisse et sente le naïf. Celui que nous trouvons et que nous sentons dans le style de nos ancêtres, l'est devenu pour nous; il n'était pour eux que le naturel. C'est ainsi qu'on trouve tout naïf dans un enfant qui ne s'en doute pas. Chez les peuples perfectionnés et corrompus, la pensée a toujours un voile, et la modération exilée des moeurs se réfugie dans le langage; ce qui le rend

leur haine; mais il faut observer que les mots français qui émigrèrent en foule dans l'anglais, et qui se fondirent dans une prononciation et une syntaxe nouvelle, ne furent pourtant pas défigurés: si notre oreille les méconnaît, nos yeux les retrouvent encore; tandis que les mots latins qui entraient dans les différens jargons de l'Europe, furent toujours mutilés, comme les obélisques et les statues qui tombaient entre les mains des Barbares. Cela vient de ce que les Latins ayant placé les nuances de la déclinaison et de la conjugaison dans les finales des mots, nos ancêtres qui avaient leurs articles, leurs pronoms et leurs verbes auxiliaires, tronquèrent ces finales qui leur étaient inutiles, et qui défiguraient le mot à leurs yeux. Mais dans les emprunts que les langues modernes se font entr'elles, le mot ne s'altère que dans la prononciation.

Pendant une espace de quatre cents ans, je ne trouve en Angleterre que Chaucer et Spencer. Le premier mérita, vers le milieu du quinzième siècle, d'être appelé l'Homère anglais: notre Ronsard le mérita de même; et Chaucer, aussi obscur que lui, fut encore moins connu. De Chaucer jusqu'à Shakespéar et Milton, rien ne transpire dans cette île célèbre, et sa littérature ne vaut pas un coup-d'oeil.

Me voilà tout-à-coup revenu à l'époque où j'ai laissé la langue française. La paix de Vervins avait appris à l'Europe sa véritable position; on vit chaque état se placer à son rang. L'Angleterre brilla pour un moment de l'éclat d'Élisabeth et de Cromwel, et ne sortit pas du pédantisme; l'Espagne épuisée ne put cacher sa faiblesse; mais la France montra toute sa force, et les lettres commencèrent sa gloire.

Si Ronsard avait bâti des chaumières avec des tronçons de colonnes grecques, Malherbe éleva le premier des monumens nationaux. Richelieu qui affectait toutes les grandeurs, abaissait

une impatience générale à l'Europe, et que pour n'être plus séparé de nous, on étudia notre langue de tous côtés.

Depuis cette explosion, la France a continué de donner un théâtre, des habits, du goût, des manières, une langue, un nouvel art de vivre et des jouissances inconnues aux états qui l'entourent: sorte d'empire qu'aucun peuple n'a jamais exercé. Et comparez lui, je vous prie, celui des Romains qui semèrent par-tout leur langue et l'esclavage, s'engraissèrent de sang, et détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits!

On a beaucoup parlé de Louis XIV; je n'en dirai qu'un mot. Il n'avait ni le génie d'Alexandre, ni la puissance et l'esprit d'Auguste; mais pour avoir su régner, pour avoir connu l'art d'accorder ce coup-d'oeil, ces faibles récompenses dont le talent veut bien se payer, Louis XIV marche dans l'histoire de l'esprit humain, à côté d'Auguste et d'Alexandre. Il fut le véritable Apollon du Parnasse français; les poèmes, les tableaux, les marbres ne respirèrent que pour lui. Ce qu'un autre eût fait par politique, il le fit par goût. Il avait de la grace; il aimait la gloire et les plaisirs; et je ne sais quelle tournure romanesque qu'il eut dans sa jeunesse, remplit les Français d'un enthousiasme qui gagna toute l'Europe. Il fallut voir ses bâtimens et ses fêtes; et souvent la curiosité des étrangers soudoya la vanité française. En fondant à Rome une colonie de peintres et de sculpteurs, il faisait signer à la France une alliance perpétuelle avec les arts. Quelquefois son humeur magnifique allait avertir les princes étrangers du mérite d'un savant ou d'un artiste caché dans leurs états, et il en faisait l'honorable conquête. Aussi le nom français et le sien pénétrèrent jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. Notre langue domina comme lui dans tous les traités; et quand il cessa de dicter des loix, elle garda si bien l'empire qu'elle

langue. Je conçois bien que les Grecs et même les Latins, ayant donné une famille à chaque mot et de riches modifications à leurs finales, se soient livrés aux plus hardies tournures pour obéir aux impressions qu'ils recevaient des objets: tandis que dans nos langues modernes l'embaras des conjuguaisons et l'attrail des articles, la présence d'un nom mal apparenté ou d'un verbe défectueux, nous font tenir sur nos gardes, pour éviter l'obscurité. Mais pourquoi, entre les langues modernes, la nôtre s'est-elle trouvée seule si rigoureusement asservie à l'ordre direct? Serait-il vrai que par son caractère la nation française eût souverainement besoin de clarté?

Tous les hommes ont ce besoin sans doute; et je ne croirai jamais que dans Athènes et dans Rome les gens du peuple aient usé de fortes inversions. On voit même leurs plus grands écrivains se plaindre de l'abus qu'on en faisait en vers et en prose. Ils sentaient que l'inversion était l'unique source des difficultés et des équivoques dont leurs langues fourmillent; parce qu'une fois l'ordre du raisonnement sacrifié, l'oreille et l'imagination, ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, restent maîtresses du discours. Aussi, quand on lit Démétrius de Phalère, est-on frappé des éloges qu'il donne à Thucydide, pour avoir débuté dans son histoire, par une phrase de construction toute française. Cette phrase était élégante et directe à la fois; ce qui arrivait rarement; car toute langue accoutumée à la licence des inversions, ne peut plus porter le joug de l'ordre, sans perdre ses mouvemens et sa grace.

Mais la langue française ayant la clarté par excellence, a dû chercher toute son élégance et sa force dans l'ordre direct; l'ordre et la clarté ont dû sur-tout dominer dans la prose, et la prose a dû lui donner l'empire. Cette marche

est dans la nature; rien n'est en effet comparable à la prose française.

Il y a des pièges et des surprises dans les langues à inversions: le lecteur reste suspendu dans une phrase latine, comme un voyageur devant des routes qui se croisent; il attend que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots; son oreille reçoit; et son esprit, qui n'a cessé de décomposer pour composer encore, résout enfin le sens de la phrase comme un problème. La prose française se développe en marchant et se déroule avec grace et noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les philosophes l'ont adoptée, parce qu'elle sert de flambeau aux sciences qu'elle traite; et qu'elle s'accommode également, et de la frugalité didactique, et de la magnificence qui convient à l'histoire de la nature.

On ne dit rien en vers qu'on ne puisse très-souvent exprimer aussi bien dans notre prose; et cela n'est pas toujours réciproque. Le prosateur tient plus étroitement sa pensée et la conduit par le plus court chemin; tandis que le versificateur laisse flotter les rênes, et va où la rime le pousse. Notre prose s'enrichit de tous les trésors de l'expression; elle poursuit le vers dans toutes ses hauteurs, et ne laisse entr'elle et lui que la rime. Étant commune à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le versificateur enfle sa voix, s'arme de la rime et de la mesure, et tire une pensée commune du sentier vulgaire: mais aussi que de faiblesses ne cache pas l'art des vers! La prose accuse le nu de la pensée; il n'est pas permis d'être faible avec elle. Selon Denis d'Halycarnasse, il y a une prose qui vaut mieux que les meilleurs vers, et c'est elle qui

fait lire les ouvrages de longue haleine; parce qu'elle seule peut se charger des détails, et que la variété de ses périodes lasse moins que le charme continu de la rime et de la mesure. Et qu'on ne croie pas que je veuille par-là dégrader les beaux vers: l'imagination pare la prose, mais la poésie pare l'imagination. La raison elle-même a plus d'une route, et la raison en vers est admirable; mais le mécanisme du vers fatigue, sans offrir à l'esprit des tournures plus hardies: dans notre langue sur-tout, où les vers semblent être les débris de la prose qui les a précédés; tandis que chez les Grecs, Sauvages plus harmonieusement organisés que nos ancêtres, les vers et les dieux régnèrent long-tems avant la prose et les rois. Aussi peut-on dire que leur langue fut long-tems chantée avant d'être parlée; et la nôtre, à jamais dénuée de prosodie, ne s'est dégagée qu'avec peine de ses articulations rocailleuses. De-là nous est venue cette rime, tant reprochée à la versification moderne, et pourtant si nécessaire pour lui donner cet air de chant qui la distingue de la prose. Au reste, les anciens n'eurent-ils pas le retour des mesures comme nous celui des sons; et n'est-ce pas ainsi que tous les arts ont leurs rimes, qui sont les symétries? Un jour, cette rime des modernes aura de grands avantages pour la postérité: car il s'élèvera des Scholiastes qui compileront laborieusement toutes celles des langues mortes; et comme il n'y a presque pas un mot qui n'ait passé par la rime, ils fixeront par-là une sorte de prononciation uniforme et plus ou moins semblable à la nôtre; ainsi que par les loix de la mesure, nous avons fixé la valeur des syllabes chez les Grecs et les Latins.

Quoiqu'il en soit de la prose et des vers français, quand cette langue traduit, elle explique véritablement un auteur. Mais les langues italienne et anglaise, abusant de leurs inver-

sions, se jettent dans tous les moules que le texte leur présente: elles se calquent sur lui, et rendent difficulté pour difficulté: je n'en veux pour preuve que Davanzati. Quand le sens de Tacite se perd, comme un fleuve qui disparaît tout-à-coup sous la terre, le traducteur se plonge et se dérobe avec lui. On les voit ensuite reparaitre ensemble: ils ne se quittent pas l'un l'autre; mais le lecteur les perd souvent tous deux.

La prononciation de la langue française porte l'empreinte de son caractère: elle est plus variée que celle des langues du Midi, mais moins éclatante; elle est plus douce que celle des langues du Nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de PE muet, toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores, lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité et la faiblesse pour le pouvoir, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges; et puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues, la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. Et voilà pourquoi les puissances l'ont appelée dans leurs traités: elle y règne depuis les conférences de Nimègue, et désormais les intérêts des peuples et les volontés des rois reposeront sur une base plus fixe: on ne semera plus la guerre dans des paroles de paix

Aristippe ayant fait naufrage, aborda dans une île inconnue; et voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage, il s'écria, que les dieux ne l'avaient pas conduit chez des

ou intellectuel; il y a aussi deux styles dans le langage, *le naturel et le figuré*. Le premier exprime ce qui se passe hors de nous et dans nous, par des causes physiques; il compose le fond des langues, s'étend par l'expérience, et peut être aussi grand que la nature. Le second exprime ce qui se passe dans nous et hors de nous; mais c'est l'imagination qui le compose des emprunts qu'elle fait au premier. *Le soleil brûle; le marbre est froid; l'homme desire la gloire; voilà le langage propre, ou naturel. Le coeur brûle de désir; la crainte le glace; la terre demande la pluie: voilà le style figuré, qui n'est que le simulacre de l'autre et qui double ainsi la richesse des langues. Comme il tient à l'idéal, il paraît plus grand que la nature.*

L'homme le plus dépourvu d'imagination, ne parle pas long-tems sans tomber dans la métaphore. Or, c'est ce perpétuel mensonge de la parole, c'est le style métaphorique qui porte un germe de corruption. Le style naturel ne peut être que vrai; et quand il est faux, l'erreur est de fait, et nos sens la corrigent tôt ou tard. Mais les erreurs dans les figures ou dans les métaphores, annoncent de la fausseté dans l'esprit, et un amour de l'exagération qui ne se corrige guères.

Une langue vient donc à se corrompre, lorsque confondant les limites qui séparent le style naturel du figuré, on met de l'affectation à outrer les figures et à rétrécir le naturel qui est la base, pour charger d'ornemens superflus l'édifice de l'imagination. Par exemple, il n'est point d'art ou de profession dans la vie, qui n'ait fourni des expressions figurées au langage: on dit, *la trame de la perfidie; le creuset du malheur*; et on voit que ces expressions sont comme à la porte de nos ateliers, et s'offrent à tous les yeux. Mais quand on veut aller plus avant et qu'on dit, *cette vertu qui*

même ordre de choses; et c'est à travers cette hiérarchie des styles que le bon goût sait marcher. On peut ranger nos grands écrivains en deux classes: les premiers, tels que Racine et Boileau, doivent tout à un grand goût et à un travail obstiné; ils parlent un langage parfait dans ses formes, sans mélange, toujours idéal, toujours étranger au peuple qui les environne: ils deviennent les écrivains de tous les tems, et perdent bien peu dans la postérité. Les seconds, nés avec plus d'originalité, tels que Molière ou Lafontaine, revêtent leurs idées de toutes les formes populaires; mais avec tant de sel, de goût et de vivacité, qu'ils sont à la fois les modèles et les répertoires de leur langue. Cependant leurs couleurs plus locales s'effacent à la longue; le charme du style mêlé s'affadit ou se perd, et ces auteurs ne sont pour la postérité qui ne peut les traduire, que les écrivains de leur nation. Il serait donc aussi injuste de juger de l'abondance de notre langue par le Télémaque ou Cinna seulement, que de la population de la France par le petit nombre appelé *la bonne compagnie*,

J'aurais pu examiner jusqu'à quel point et par combien de nuances, les langues passent et se dégradent en suivant le déclin des Empires. Mais il suffit de dire, qu'après s'être élevées d'époque en époque, jusqu'à la perfection, c'est en vain qu'elles en descendent: elles y sont fixées par les bons livres, et c'est en devenant langues mortes, qu'elles se font réellement immortelles. Le mauvais latin du Bas-Empire n'a-t-il pas donné un nouveau lustre à la belle latinité du siècle d'Auguste? Les grands écrivains ont tout fait. Si notre France cessait d'en produire, la langue de Racine et de Voltaire deviendrait une langue morte; et si les Esquimaux nous offraient tout-à-coup douze écrivains du premier ordre, il faudrait bien que les regards de l'Europe se tournassent vers cette littérature des Esquimaux.

à la nôtre; Frédéric voulut être loué des Français, comme Alexandre des Athéniens. Au sein de tant de gloire, parut le philosophe de Genève. Ce que la morale avait jusqu'ici enseigné aux hommes, il le commanda, et son impérieuse éloquence fut écoutée. Raynal donnait enfin aux deux mondes le livre où sont pesés les crimes de l'un et les malheurs de l'autre. C'est là que les puissances de l'Europe sont appelées tour-à-tour, au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique; au tribunal de la philosophie, pour y rougir des préjugés qu'elles laissent encore aux nations; au tribunal de la politique, pour y entendre leurs véritables intérêts, fondés sur le bonheur des peuples.

Mais Voltaire régnait depuis un siècle, et ne donnait de relâche, ni à ses admirateurs ni à ses ennemis. L'infatigable mobilité de son ame de feu l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes. Il attacha son nom à toutes les découvertes, à tous les événemens, à toutes les révolutions de son tems, et la renommée s'accoutuma à ne plus parler sans lui. Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des graces toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe, et fut pour elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à l'universalité de sa langue, son universalité personnelle; et c'est un problème de plus pour la postérité.

Ces grands-hommes nous échappent, il est vrai, mais nous vivons encore de leur gloire, et nous la soutiendrons, puisqu'il nous est donné de faire dans le monde physique les pas de géant qu'ils ont faits dans le monde moral. L'airain vient de parler entre les mains d'un Français, et l'immortalité que les livres donnent à notre langue, des automates vont la donner à sa prononciation. C'est en France et à la face des nations que deux hommes se sont trouvés entre le

N O T E S.

PAGE 2. *On parla Latin à la Cour, etc.*

Lorsqu'un prédicateur, pour être entendu des peuples, avait prêché en langue vulgaire, il se hâtait de transcrire son sermon en latin. Ce sont ces espèces de traductions, faites par les auteurs mêmes, qui nous sont restées. Un tel usage prolongeait bien l'enfance des langues modernes.

Il faut observer ici que non-seulement les Gaulois quittèrent l'ancien celtique pour la langue romaine, mais qu'ils voulaient aussi s'appeler Romains, et se plaisaient à nommer leur pays, Gaule romaine ou Romanie. Les Francs, leurs vainqueurs, eurent le même faible; tant le nom Romain imposait encore à ces barbares! Nos premiers rois se qualifiaient de patrices romains, comme chacun sait. La langue nationale, qu'on appela romain ou *roman rustique*, se combina donc du patois celtique des anciens Gaulois, du tudesque des Francs et du latin: elle fit ensuite quelques alliances avec le grec, l'arabe et le lombard. Sous François I, la langue était encore appelée *romance* ou *romane*. Long-tems auparavant Guillaume de Nangis prétend que *c'est pour la commodité des bonnes gens qu'il a traduit son histoire de latin en roman*. Ce nom est resté à tous les ouvrages faits sur le modèle des vieilles histoires d'amour et de chevalerie. On l'écrivait *romans*, de *romanus*, comme nous écrivons *temps de temps*.

PAGE 3. *Ces deux mots expriment la physionomie, etc.*

On y voit le perpétuel changement de l'*eu* en *ou*. *Fleurs* et *flours*; *pleurs* et *plours*; *senteur*, *sentou*; *douleur*, *doulou*; la *femmen*, la *femmon*, etc. Ainsi l'*e* muet, comme on voit, se change en *ou* à la fin des mots, et fuit à l'oreille comme l'*eu* des Français: mais il est plus plein. L'accord et la différence de l'*eu* et de l'*ou* se font principalement sentir dans *œuvre* et *ouvrage*; *manœuvre* et *manouvrier*; *cœur* et *courage*; et l'*œ* paraît être la lettre de capitulation, le point mixte et commun entre l'*ou* et l'*eu*. Quelquefois le passage de l'*eu* à l'*ou* se rencontre dans les mots d'une même famille, sans recourir aux patois, ni à l'*œ*: *douleur* fait *douloureux*; *labour*, s'affilie à *labour*, *labourer*, *laboureur*, etc. On sait que dans ces

patois, les *ch* deviennent des *k*: *château* est *care!*; *chêif*, *çativo*; *chapeau*, *capel*; *Charle*, *Carle*, etc. Ces jargons sont jolis et riches; mais n'étant point ennoblis par de grands écrivains, ils ont le malheur de dégrader ce qu'ils touchent.

PAGE 3. *Un Auteur Italien, etc.*

C'est Brunetto Latini, précepteur du Dante. Il composa un ouvrage intitulé *Tesoretto*, ou le petit Trésor, en langue française, au commencement du treizième siècle. Pour s'excuser de la préférence qu'il donne à cette langue sur la sienne, voici comment il s'exprime: „ Et s'aucuns demande porquoy chis livres est escrit en „ romans, selon le patois de France, puisques nous sommes Italiens, je diroé que „ c'est pour deux raisons, l'une porce que nous sommes en France, l'autre si est „ porce que François est plus délitables langages et plus communs que moult „ d'autres. „ Brunet Latin était exilé en France: les poésies de Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne, les romans de chevalerie et la cour de la reine Blanche, donnaient du lustre au français; tandis que l'Italie, morcelée en petits états, et déchirée par d'horribles factions, avait quinze ou vingt patois barbares, et pas un livre agréable. Le Dante et Pétrarque n'avaient point encore écrit.

PAGE 3. *Langue légitimée.*

Louis XII et François I ordonnèrent qu'on ne traiterait plus les affaires qu'en français. Les facultés ont persisté dans leur latinité barbare. *Hodiè que manent vestigia ruris.*

PAGE 5. *Sa prononciation gutturale, etc.*

Nous suivons en ceci l'opinion qui s'est établie sur la langue allemande. A dire vrai, sa prononciation est devenue presque aussi labiale que la nôtre; mais comme les consonnes *y* dominant, et qu'on la prononce avec force, on a conclu que les Allemands parlaient toujours du gosier. Il en est de l'allemand comme de l'anglais, et même du français: leur prononciation s'adouçissant de jour en jour, et leur orthographe étant inflexible, il en résulte des langues agréables à l'oreille, mais dures à l'oeil.

PAGE 5. *Des Poèmes tirés de la Bible.*

Ce sont des poèmes sur Adam, sur Abel, sur Tobie, sur Joseph, enfin sur la passion de J. C. Ce dernier poème, intitulé la *Messiede*, jouit d'une grande réputation dans l'Empire: la *Mort d'Abel* est plus connue en France. M. Klopstok a

écrit la *Messiede* en vers hexamètres, et M. Gessner n'a employé pour sa *Mort d'Abel* qu'une prose poétique. J'ignore si la langue allemande a une prosodie assez marquée pour supporter la versification grecque et latine. Elle a d'ailleurs des vers rimés, comme tous les peuples du monde.

PAGE 7. *Imité et surpassé, etc.*

J'entends par les tragiques Français : car Lopès de Véga peut être souvent comparé à Shakespear pour la force, l'abondance, le désordre et le mélange de tous les tons.

PAGE 8. *La Langue vulgaire, etc.*

C'est ainsi que les Italiens appellent encore leur langue. Au tems du Dante, chaque petite ville avait son patois en Italie; et comme il n'y avait pas une seule cour un peu respectable, ni un seul livre important, ce poète, ébloui de l'éclat de la cour de France et de la réputation qu'obtenaient déjà en Europe les romans et les poèmes des Troubadours et des Trouveurs, eut envie d'écrire tous ses ouvrages en latin, et il en écrivit en effet quelques-uns dans cette langue. Son poème de l'Enfer était déjà ébauché et commençait par ce vers :

Infera regna canam, mediumque, imumque Tribunal.

Mais encouragé par ses amis, il eut honte d'abandonner sa langue. Il se mit à chercher dans chaque patois ce qu'il y sentait de bon et de grammatical, et c'est de tant de choix qu'il se fit un langage régulier, un *langage de cour*, selon sa propre expression; langage dont les germes étaient par-tout, mais qui ne fleurit qu'entre ses mains. Voyez son traité de *vulgari Eloquentiâ*, et la nouvelle traduction de son poème de l'Enfer, imprimée à Paris.

PAGE 10. *Se débattait dans les horreurs de la Ligue, etc.*

Le Tasse était en France à la suite du cardinal d'Est, précisément au tems de la Saint-Barthelemy. Il est bon d'observer que l'Arioste et lui étaient antérieurs de quelques années à Cervantes et à Lopès de Véga.

PAGE 10. *Elle s'en était trop occupée, etc.*

Le Dante avoue que de son tems on parlait quatorze dialectes indistinctement en Italie, sans compter ceux qui étaient moins connus. Aujourd'hui la bonne compagnie à Venise parle fort bien le vénitien, et ainsi des autres états. Leurs pièces de

théâtre ont été infectées de ce mélange de tous les jargons. Métastase, qui s'est tant enrichi avec les tragiques Français, vient enfin de porter sur les théâtres d'Italie une élégance et une pureté continue dont il ne sera plus permis de s'écarter.

PAGE 11. *Formes cérémonieuses, etc.*

L'Arioste se plaint des Espagnols à cet égard, et les accuse d'avoir donné ces formes serviles à la langue toscane, au tems de leurs conquêtes et de leur séjour en Italie,

Dapoi che l'adulazione Spagnuola

A posto la Signoria in Burdello.

Observons que l'italien a plus de formes sacramentelles qu'aucune autre langue.

PAGE 11. *C'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices etc.*

Je n'ai pas prétendu dire par là que ces patois changent avec le tems, puisqu'il est prouvé par des monumens incontestables, que certains patois n'ont pas varié depuis 8 ou 9 siècles: je veux dire seulement qu'on trouve des patois différens de province à province, de ville à ville, et souvent de village à village; mais chacun à part est très-fixe; de sorte que c'est plutôt leur variété que leurs variations, que j'ai en vue, et que si le patois méridional n'a pas l'uniformité, il a la fixité, au contraire de la langue française, qui n'est parvenue à l'unité qu'en variant de siècle en siècle.

PAGE 12. *Plaisir et douleur, erreur et vérité.*

Il ne faut pas conclure de là que l'homme ait d'abord trouvé les termes abstraits; il s'est contenté d'applaudir ou d'improuver par des signes simples, et de dire, par exemple, *oui* et *non*, au lieu des mots *vérité* et *erreur*. C'est quand les hommes ont eu assez d'esprit pour inventer les nombres complexes qui en contiennent d'autres; lorsqu'étant fatigués de n'avoir que des unités dans leur numéraire et dans leurs mesures, ils ont imaginé des pièces qui en représentaient plusieurs autres, comme des écus pour représenter soixante sous, des toises pour représenter six pieds ou soixante-douze pouces, etc. C'est alors, dis-je, qu'ils ont eu les termes abstraits, imaginés d'après les mêmes besoins et le même artifice. *Blancheur* a rassemblé sous elle tous les corps blancs puisqu'elle convient à tous; *Collège* a représenté tous

ceux

ceux qui le composent; la *vie* a été la suite de nos instans; le *coeur*, la suite de nos desirs; l'*esprit*, la suite de nos idées, etc. etc.

C'est cette difficulté qui a tant exercé les métaphysiciens, et sur laquelle J. J. Rousseau se récrie si mal-à-propos dans son discours de l'inégalité parmi les hommes, comme sur le plus grand mystère qu'offre le langage.

PAGE 13. *Parole intérieure et cachée.*

Que dans la retraite et le silence le plus absolu, un homme entre en méditation sur les objets les plus dégagés de la matière; il entendra toujours au fond de sa poitrine une voix secrète qui nommera les objets à mesure qu'ils passeront en revue. Si cet homme est sourd de naissance, la langue n'étant pour lui qu'une simple peinture, il verra passer tour-à-tour les hiéroglyphes, ou les images des choses sur lesquelles il méditera.

Telle est l'étroite dépendance où la parole met la pensée, qu'il n'est pas de courtisan un peu habile qui n'ait éprouvé qu'à force de dire du bien d'un sot ou d'un fripon en place, on finit par en penser.

PAGE 14. *Articulations radicales, etc.*

Ce sont ces racines des mots que les étymologistes cherchent obstinément par un travail ingénieux et vain. Les uns veulent tout ramener à une langue primitive et parfaite: les autres déduisent toutes les langues des mêmes radicaux. Ils les regardent comme une monnaie que chaque peuple a chargée de son empreinte. En effet, s'il existait une monnaie dont tous les peuples se fussent toujours servi, et qu'elle fut indestructible; c'est elle qu'il faudrait consulter pour la fixation des tems où elle fut frappée. Et si cette monnaie était telle que, sans trop de confusion, on eût pu lui donner des marques certaines qui désignassent les empires où elle aurait passé, l'époque de leur politesse ou de leur barbarie, de leur force ou de leur faiblesse; c'est elle encore qui fournirait les plus sûrs matériaux de l'histoire. Enfin si cette monnaie s'altérait de certaines manières, entre les mains de certains particuliers, que leurs affections lui donnassent de telles couleurs et de telles formes, qu'on distinguât les pièces qui ont servi à soulager l'humanité ou à l'opprimer, à l'encouragement des arts ou à la corruption de la justice, etc.; une telle monnaie dévoilerait incontestablement le génie, le goût et les mœurs de chaque peuple. Or, les racines des mots sont cette monnaie primitive, antiques médailles répandues

tains théologiens ont affirmé de la langue que parla le premier homme. On aurait donc unanimement donné le même nom au même arbre, au même animal, sur toute la terre et dans tous les tems; mais cela n'est point. Qu'on en juge par l'embarras où nous sommes lorsqu'il s'agit de nommer quelque objet inconnu ou de faire passer un terme nouveau.

PAGE 15. *La France qui a dans son sein des richesses immortelles, etc.*

Il y a deux cents ans qu'en Angleterre, et en plein parlement, un homme d'état observa que la France n'avait jamais été pauvre trois ans de suite.

PAGE 18. *La France sous un ciel tempéré, etc.*

Il est certain que c'est sous les zones tempérées que l'homme a toujours atteint son plus haut degré de perfection.

PAGE 19. *Autant de Français différens, etc.*

Celui de Saint-Louis, des Romanciers d'après, d'Alain - Chartier, de Froissard; celui de Marot, de Ronsard, d'Amiot; et enfin la langue de Malherbe, qui est la nôtre. On trouve la même bigarrure chez tous les peuples. Le latin des douze tables, celui d'Ennius, celui de César, et vers la fin, la latinité du moyen âge.

Idem. Se traduisaient mutuellement, etc.

Le roman de la Rose, traduit plusieurs fois, l'a été en prose par un petit chanoine du quatorzième siècle. Ce traducteur jugea à propos de faire sa préface en quatre vers, que voici :

*Cy est le roman de la Rose
Qui a été clair et net,
Translaté de vers en prose
Par votre humble Moulinet.*

PAGE 20. *Et ce divorce de la prononciation et de l'orthographe, etc.*

L'orthographe est une manière invariable d'écrire les mots, afin de les reconnaître. C'est dans la latinité du moyen âge qu'on voit notre orthographe et notre langue se former en partie. On mutilait le mot latin avant de le rendre français, ou on donnait au mot celte la terminaison latine; *existimare* devint *estimare*; on eut *pensare*

une de caractères. Du tems de Pline, tous les peuples connus se servaient des caractères Grecs; aujourd'hui l'alphabet romain s'applique à toutes les langues d'Europe.

PAGE 21. *Leur Langue était plus près d'une certaine perfection, etc.*

Voici des vers de Thibaut, comte de Champagne.

*Ni empereur ni roi n'ont nul pouvoir
Au prix d'amour; de ce m'ose vanter:
Ils peuvent bien donner de leur avoir,
Terres et fiefs, et fourbes pardonner,
Mais amour peut homme de mort garder,
Et donner joye qui dure.
etc. etc. etc.*

Et ceux-ci, qui sont de l'an 1226.

*Chacun pleure sa terre et son pays,
Quand il se part de ses joyeux amis;
Mais il n'est nul congé, quoiqu'on en die,
Si douloureux que d'ami et d'amie.*

On croit entendre Voiture ou Chapelle. Comparez maintenant ces vers de Ronsard, qui peint la fabrique d'un vaisseau.

*Fait d'un art maistrier,
Au ventre creux et d'artifice prompt,
D'un bec de fer leur aiguise le front.
etc. etc. etc.*

Ou ceux-ci, dans lesquels le grec lui échappe tout pur:

*Ah! que je suis marri que la muse françoise
Ne peut dire ces mots ainsi que la grégeoise:
Ocymore, dispotme, oligochronien:
Certes je le dirots du sang Valésien,*

Et ceux d'un de ses contemporains sur l'alouette:

*Guidée par zéphire,
Sublime en l'air vire et revire,
Et y déclique un joli cri,
Qui rit, guérit et tire l'ire
Des esprits, mieux que je n'écris.*

nationale. Ses beautés désordonnées causent des émotions plus vives, et le peuple s'intéresse à une tragédie de Shakespear, comme à un événement qui se passerait dans les rues. Les plaisirs purs que donnent la décence, la raison, l'ordre et la perfection, ne sont faits que pour les âmes délicates et exercées. On peut dire que Shakespear, s'il était moins monstrueux, ne charmerait pas tant le peuple; et qu'il n'étonnerait pas tant les connaisseurs, s'il n'était pas quelquefois si grand. Cet homme extraordinaire a deux sortes d'ennemis, ses détracteurs et ses enthousiastes; les uns ont la vue trop courte pour le reconnaître quand il est sublime; les autres l'ont trop fascinée pour le voir jamais autre. *Nec rude quid prosit video ingenium.* Hor.

PAGE 29. *La Langue Latine étant la vieille souche.*

On sait bien que le celté contient les radicaux d'une foule de mots dans toutes les langues de l'Europe à peu près, sans en excepter la grecque et la latine. Mais on suit ici les idées reçues, sur le latin et l'allemand; et on les considère comme des langues mères qui ont leurs racines à part.

PAGE 30. *C'est avec une ou deux sensations que quelques Anglais ont fait un livre.*

Comme Young, avec la nuit et le silence.

PAGE 32. *Les sensations nomment le premier l'objet qui frappe le premier.*

Tout le monde a sous les yeux des exemples fréquens de cette différence. *Monsieur, prenez garde à un serpent qui s'approche*, vous crie un grammairien français; et le serpent est à vous avant qu'il soit nommé. Un Latin vous eût crié, *serpentem fuge*; et vous auriez fui au premier mot, sans attendre la fin de la phrase. En suivant Racine et Lafontaine de près, on s'apperçoit que, sans jamais blesser le génie de la langue, ils ont presque toujours nommé le premier, l'objet qui frappe le premier, comme les peintres placent sur la première terrasse le principal personnage du tableau.

La nation la plus vive et la plus légère de l'Europe a eu long-tems les danses les plus graves, comme le menuet et la sarabande; la musique la plus lourde et la construction directe qui est la moins vive.

PAGE 33. *Leurs métaphores ont toujours un degré de plus que les nôtres.*

Virgile dit, par exemple: *Capulo tenuis abdidit ensem*, il cacha son épée dans

le sein de Priam; et nous disons, *il l'enfonça*; or il y a un degré entre *enfoncer* et *cacher*, et nous nous arrêtons au premier. *Ingrato cineri* pour *cendre insensible*; or elle est ingrate, si elle est insensible aux pleurs qu'on verse sur elle: mais nous nous arrêtons à l'épithète d'*insensible*.

PAGE 34. *L'oreille (ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, etc.*

L'harmonie imitative dans le langage, achève et perfectionne la description d'un objet, parce qu'elle rend à l'oreille l'impression que l'objet fait sur les sens. Elle se trouve dans le nom même de la chose, ou dans le verbe qui exprime l'action. Quand le nom et le verbe n'ont pas d'harmonie qui imite, on ne parvient à la créer que par le choix des épithètes et la coupe des phrases. Le nom qu'on appelle *Substantif* doit avoir son harmonie, quand l'objet qu'il exprime a toujours une même manière d'être: ainsi *tonnerre*, *grêle*, *tourbillon*, sont des mots chargés d'*r*, parce qu'il ne peuvent exister, sans produire une sensation bruyante. *L'eau*, par exemple, est indifférente à tel ou tel état; aussi, sans aucune sorte d'harmonie par elle-même, elle en acquiert au besoin par le concours des épithètes et des verbes: *l'eau turbulente frémit*, *l'eau paisible coule*. Il y a dans notre langue beaucoup de mots sans harmonie, ce qui la rend peu traitable pour la poésie, qui voudrait réunir tous les genres de peinture. Il y a des mots d'une harmonie fautive, comme *lentement*, qui devrait se traîner, et qui est bref; aussi les poètes préfèrent à *pas lents*. Les Latins ont *festina*, qui devrait courir, et qui se traîne sur trois longues. On a fait dans notre langue, plus que dans aucune autre, des sacrifices à l'harmonie: on a dit *mon ame* pour *ma ame*; *de cruelles gens*, *de bonnes gens*, pour ne pas dire *de cruels gens*, *de bons gens* ou des *gens bons*; mais on dit *des gens cruels*. Par exemple, la beauté harmonique du participe *béant*, *béante*, l'a conservé, quoique le verbe *béer* soit vieilli. Le verbe *ouïr* qui s'affiliait si bien au sens de *l'ouïe*, aux mots *d'oreille*, *d'auditeur*, *d'audience*, ne nous a laissé que son participe *ouï* et les tems qui en sont composés: pour tout le reste nous employons le verbe *entendre*, qui vient d'*entendement*, etc., *ouï*, tout seul, sert d'affirmation, et signifie *c'est entendu*. Enfin dans les constructions singulières et les ellipses qu'on s'est permises, on a toujours eu pour but d'adoucir le langage ou de le rendre précis; il n'y a que la clarté qu'on ne puisse jamais sacrifier.

Les enfans, avant de connaître la signification des mots, leur trouvent à chacun une variété de physionomie qui les frappe et qui aide bien la mémoire. Cependant à mesure que leur esprit plus formé sent mieux la valeur des mots, cette distinction de physionomie s'efface; ils se familiarisent avec les sons, et ne s'occupent guères que du sens. Tel est le commun des hommes. Mais l'homme né poète revient sur ces premières sensations dès que le talent se développe: il fait une seconde digestion des mots; il en recherche les premières saveurs, et c'est des effets sentis de leur diverse harmonie qu'il compose son dictionnaire poétique.

PAGE 37. *On ne semera plus la guerre dans des paroles de paix.*

Un des juges de Charles I se sauva par une équivoque: *Si alii consentiunt, ego non dissentio.* Il ponctua ainsi: *Ego non; dissentio.*

PAGE 38. *La multitude des Langues est fatale au génie.*

Il faut apprendre une langue étrangère, pour connaître sa littérature, et non pour la parler ou l'écrire. Celui qui sait bien sa propre langue, est en état d'écrire ou du moins de distinguer trois ou quatre styles différens; ce qu'il ne peut se promettre dans une autre langue. Il faut au contraire se résoudre, quand on parle une langue étrangère, à être sans finesse, sans grace, sans goût et souvent sans justesse.

On peut diviser les Français en deux classes, par rapport à leur langue; la première classe est de ceux qui connaissent les sources d'où elle a tiré ses richesses: l'autre est de ceux qui ne savent que le français. Les uns et les autres ne voyent pas la langue du même oeil, et n'ont pas en fait de style les mêmes données.

PAGE 39. *Il n'est point d'Art ou de Profession.*

La religion chrétienne qui ne s'est pas, comme celle des Grecs, intimément liée au gouvernement et aux institutions publiques, n'a pu ennoblir, comme elle, une foule d'expressions. Ce sera toujours là une des grandes causes de notre disette. L'opéra n'étant point une solennité, ses dieux ne sont pas ceux du peuple; et si nous voulons un ciel poétique, il faut l'emprunter. Nos ancêtres, avec leurs mystères, commençaient bien comme les Grecs; mais nos magistrats qui n'étaient pas prêtres, ne firent pas assez respecter cette poésie sacrée, et elle fut étouffée en germe par le ridicule.

faudrait deviner les différentes valeurs que ces peuples donnaient à leurs lettres et à leurs syllabes.

Si donc l'antiquité eût construit des têtes d'airain, et qu'on nous les eût conservées, nous n'aurions pas cette incertitude, et nous serions encore charmés des périodes de Cicéron et des beaux vers de Virgile, que les peuples d'Europe estropient chacun à sa manière.

Et nous, qui sommes la postérité des peuples passés, ne serions-nous pas charmés d'entendre le français tel qu'on le parlait à la Cour d'Henri IV seulement? Les livres qu'ont laissés nos pères, et ceux que nous faisons, nous avertissent, par comparaison, des variations du style et du goût; ainsi les *Têtes-parlantes* avertiraient nos enfans des changemens de la prononciation, en leur fournissant un objet de comparaison que nous n'avons pas.

Voilà donc un ouvrage dont la France peut s'honorer, après lequel tous les grands Artistes ont soupiré, et que tous les Charlatans ont annoncé de siècle en siècle, mais tantôt c'était un homme caché dans le corps de la statue qui parlait, tantôt de longs tuyaux qui portaient une voix dont la statue n'était que complice: toujours l'artifice et le mensonge à la place du génie et de l'art; la parole n'était encore sortie que d'une bouche animée.

On peut dire que si les Allemands ont inventé l'imprimerie des caractères, un Français a trouvé celle des articulations; et que, la prononciation de la parole, si fugitive pour l'oreille, peut se trouver à jamais fixée par les têtes d'airain. Elles animeront nos bibliothèques; et c'est par les livres et par elles que sera confirmée, contre tous les efforts du tems, l'irrévocable alliance de l'oreille et des yeux dans le langage.

Observez que le gouvernement de 1782 et 1783, en France, sur le rapport du lieutenant de police, Le Noir, ayant refusé d'acheter les têtes de l'abbé Mical, ce malheureux artiste, accablé de dettes, brisa son chef-d'œuvre dans un moment de désespoir. Je n'étais pas alors à Paris: à mon retour, je le trouvai dans un état voisin de la léthargie. Il est mort très-pauvre en 1789.

PAGE 43. *C'est en France, etc.*

Allusion à l'invention des globes aërostatiques, et au voyage de MM. Charles et Robert.

